

Scripta

Collection de l'École de psychanalyse

Sigmund Freud

Dirigée par Françoise Delbos

Cette collection examine les concepts qui permettent d'orienter la pratique de la psychanalyse dans l'actualité de son expérience.

Retrouvez tous les titres parus sur

www.editions-eres.com

Structure, logique, aliénation

François Balmès

Du même auteur :

Aux Éditions érès :

Dieu, le sexe et la vérité
Collection « Scripta », 2007

Le nom, la loi, la voix
Freud et Moïse : écritures du père 2
Collection « Scripta », 1997

Autres éditeurs :

Presses universitaires de France
Ce que Lacan dit de l'être
Collection
« Bibliothèque du collège international de philosophie », 1999

Structure, logique, aliénation

Recherches en psychanalyse

Scripta

érès

Table des matières

NOTE AU LECTEUR.....	7
----------------------	---

LA STRUCTURE

NOM-DU-PÈRE ET STRUCTURE	11
Le Nom-du-Père et la structure, remises en cause	13
Les quatre conditions du Nom-du-Père.....	17
Le Nom-du-Père et l'inconscient structuré comme un langage	20
Les deux étages de la structure du « comme un langage ».....	22
Nom-du-Père, Moïse et duplicité	27
HISTOIRES DE LA STRUCTURE	31
La structure, un des noms de la Chose lacanienne	32
Première époque : la mise en œuvre du programme.....	37
Les complexités du programme : écarts avec la structure d'origine linguistique	41
La structure c'est... Retour sur les définitions.....	55

LE QUADRANGLE

ENTRÉE DANS LA QUESTION DE L'ALIÉNATION.....	63
La structure, c'est l'origine.....	63
« Dieu est inconscient »	67
Savoir sans sujet	72
L'ÊTRE ET LA QUESTION DU SUJET DANS « SUBVERSION... ».....	77
Premier extrait.....	78
Deuxième extrait.....	79
Troisième extrait.....	81
Quatrième extrait.....	83
Cinquième extrait	84

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3168-6
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70/ fax : 01 46 34 67 19.

Sixième extrait.....	84
Septième extrait.....	85
L'ALIÉNATION : ÉLABORATION EN DEUX TEMPS	89
L'aliénation avant 1964	90
À partir de 1964.....	91
Les deux temps : 1964 et 1967-1968.....	94
LE QUADRANGLE	103
Pourquoi le <i>cogito</i> ? Et comment est-il nié ?	108
Description du quadrangle.....	126
Problèmes logiques du quadrangle.....	131
L'ALIÉNATION ET LE DÉSIR DE L'ANALYSTE	137
L'aliénation.....	138
<i>Cogito</i> et aliénation.....	145
Le quadrangle	150
Le désir de l'analyste dans le quadrangle.....	152
LÀ OÙ C'ÉTAIT... Y RESTER.....	163
<i>Wo Es war, soll ich werden</i> : impossible.....	165
« Je dois devenir psychanalyste »	180

Note au lecteur

Nous avons choisi d'éditer une série des derniers travaux de François Balmès concernant les questions de structure et de logique en psychanalyse. Les abords chaque fois un peu différents de ces questions, au fil des textes choisis, permettent de cerner les difficultés inhérentes aux concepts en jeu, ainsi que le maniement de l'outil que constitue le quadrangle.

Ghislaine Capogna-Bardet, Christian Centner, Jean François,
Solal Rabinovitch, Michèle Guérin-Sinapi

LA STRUCTURE

Nom-du-Père et structure¹

Dans les échanges préparatoires à cette conférence, une suggestion m'avait été faite par les organisateurs de parler de *la formation du concept du Nom-du-Père*, qui est un des points que je mets au travail dans mon petit livre sur le *Moïse* de Freud et ses lectures par Lacan². Récemment, j'ai été amené à travailler sur la thèse de *l'inconscient structuré comme un langage*, en rapport avec la question de *la structure*. Nom-du-Père et structure sont deux préoccupations qui se recoupent aisément puisque le Nom-du-Père est au centre de ce que nous appelons la structure en psychanalyse – à moins qu'on puisse s'en passer.

La formation d'un concept, c'est un beau programme auquel mon maître Canguilhem a donné ses titres de gloire au sein de l'histoire des sciences. Mais notre objet, si nous sommes psychanalystes, est nécessairement un peu différent. Je ne ferai pas ici d'histoire ni de genèse à proprement parler, mais je m'interrogerai sur les conditions théoriques de l'apparition de ce concept dans la psychanalyse, sur l'ensemble des théories, « théorèmes » et problèmes qui le rendent possible, voire nécessaire, et qui inversement sont nécessaires, impliqués pour qu'il tienne.

Disant cela, je ne prétends pas que ces conditions et coordonnées théoriques ne sont pas également prises dans une histoire qui n'est pas seulement celle des sciences. Parmi ceux qui m'ont fait l'honneur de travailler sur ce petit livre à propos du *Moïse* de Freud, plusieurs paraissent avoir eu le sentiment que je minimisais, voire méconnaissais, la dimension historique doublement présente dans l'objet même

1. Conférence à Marseille au GRP (Groupe régional de psychanalyse), 2003.

2. F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*, Toulouse, èrès, coll. « Scripta », 1997.

de Freud et dans les raisons qui l'ont conduit tout d'abord à l'écrire et ensuite à retarder son achèvement et sa publication ; cette dimension historique est évidemment fondamentale. J'ai seulement pris un autre angle d'attaque.

Lacan est, je crois, le premier à avoir soutenu, au moins dès le séminaire sur *Les psychoses* et jusqu'à la fin de son enseignement, que seul le *Moïse* donnait l'achèvement et la clé du message freudien sur le père. Ce postulat se trouve au départ de toutes ses propres élaborations sur la question, y compris celle qu'il n'aura jamais donnée sur *Les Noms-du-Père*, comme le donne à penser l'unique séance du séminaire auquel il avait réservé ce nom. C'est justement ce que j'ai essayé de comprendre et c'est ce point de vue, qu'on peut appeler « de la structure », que j'ai adopté dans le livre.

Dans quelle mesure Freud lui-même pensait-il en effet faire un pas supplémentaire et décisif dans la théorie du père en psychanalyse lorsqu'il écrivait le *Moïse* et en particulier lorsqu'il tentait de reconstituer les origines historiques du monothéisme et d'apporter sa contribution théorique et pratique à la question du destin du peuple juif, en un temps où son existence même était menacée ? La double relation qu'il établit avec le meurtre du père de la horde, dont j'ai tenté d'analyser les décalages et les significations, plaide en tout cas en faveur d'une réponse positive.

Quant à mon projet dans ce livre, je peux avouer ce qui en fut en quelque sorte le moteur, et qui était un défi sans espoir. Après 1963 et le séminaire interrompu sur *Les Noms-du-Père*, Lacan ne cesse de répéter qu'il ne dira jamais ce qu'il avait à dire là, et dont le principe chez Freud se trouve dans le *Moïse* : dans *L'envers*, par exemple, il le redit alors même qu'il parle du *Moïse*. Je ne crois donc pas, contrairement à certains, qu'il soit revenu sur sa décision, pas même dans les séminaires borroméens, et même si ceux-ci apportent assurément du nouveau sur la question. Ce manque m'a servi de stimulant pour essayer de tracer, sans aucun espoir ni prétention de trouver l'image dans le tapis, mais aussi loin que possible les lignes que Lacan donne à saisir dans la lecture du *Moïse* de Freud, et pour tenter d'en déduire des conséquences qui n'auront jamais été formulées par lui. J'ai donc « structuralisé » la lecture du *Moïse* dans le sens d'indications apportées par Lacan. Je n'en prendrai pour exemple que ceci : la métaphore mise au principe du rapport du refoulement au retour du refoulé permet de poser l'*écriture du meurtre* comme métaphore et celle-ci, combinée avec le jeu des oppositions chez Lacan loi/désir/jouissance, permet d'éclairer

l'opposition, rigoureuse sous son apparence d'identité, entre *meurtre du père de la horde* et *meurtre de Moïse*.

Il n'est pas question pour autant de réduire « l'événement Moïse » à une structure éternelle. Mais il y a des événements qui changent « le rapport du sujet à l'être », comme le disait Lacan en 1960 selon une formule d'inspiration heideggerienne. On pourrait dire qu'il y a des coupures « qui re-disposent la structure ». Jacques Jedwab m'a très justement suggéré qu'on peut reconnaître un tel effet de coupure dans l'avènement du sujet de la science mis en forme par le *cogito* cartésien dont Lacan a martelé que c'était une condition de la psychanalyse. De même le monothéisme, en tant qu'événement, avec sa structure freudienne complexe, change la structure. J'y ajouterai un troisième événement ainsi désigné par Lacan, quoique moins repéré et moins répété, événement Socrate, d'où sort l'objet *a*.

Cela dit, je méconnaissais si peu l'impact de l'histoire que je commencerai par mettre en tension le contexte théorique d'apparition du concept du Nom-du-Père avec des faits d'histoire contemporains, dont certains font peut être coupure.

LE NOM-DU-PÈRE ET LA STRUCTURE, REMISES EN CAUSE

L'intérêt de la question des coordonnées théoriques du Nom-du-Père n'est pas « historique », ni seulement de clarification conceptuelle. L'actualité ici intervient, au double niveau de la science et de l'opinion. Plusieurs des propositions fondamentales qui sont à la base de l'édifice lacanien – certaines modifiées en route, d'autres inchangées – sont aujourd'hui largement remises en cause.

Dans le symbolique : la fin du structuralisme et le projet de naturalisation du langage

Tout le monde sait, sauf peut-être nous, les analystes lacaniens, que le structuralisme est terminé depuis longtemps³. Les postulats de la linguistique structurale ne sont plus ceux de ce qui existe aujourd'hui comme linguistique scientifique. Lacan en avait pris acte : « Le biais d'où je situe l'inconscient est celui qui à la linguistique échappe⁴. »

3. Cf. J.-C. Milner, *Le périphe structural*, Paris, Le Seuil, 2002.

4. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet 4*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 5, et *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

Que reste-t-il de *l'inconscient structuré comme un langage* quand il n'y a plus de linguistique structurale, ni de structuralisme ? Quel ménage a été fait ou est à faire quand *structure* et *langage* ont perdu leur évidence ou changé de sens, hors de la psychanalyse ? Ces questions concernent aussi le Nom-du-Père car il a été défini dans ce contexte.

L'exemple majeur pour ce qu'il en est du langage est donné par Chomsky. Fossoyeur scientifique du structuralisme en linguistique, et linguiste principal de l'époque suivante, il en vient à définir *le langage comme un organe*. Lacan qui l'a rencontré aux États-Unis en 1975 fait état de sa stupéfaction à ce propos dans son séminaire⁵. Il est certain qu'on ne peut rien dire de plus contraire à la doctrine lacanienne du symbolique qui trouvait un appui substantiel dans le structuralisme, même si d'autres éléments non structuralistes s'y ajoutaient comme la mort, le négatif, le « trou ». En tout cas, le postulat scientifique de tout le structuralisme était la rupture radicale de tout ce qui relève de l'ordre du langage avec la *nature* – au double sens du biologique et de ce qui est l'objet des sciences de la nature – ainsi la culture chez Lévi-Strauss, le symbolique pour Lacan. L'orientation cognitiviste triomphante outre-Manche, mais qui envahit tout l'espace universitaire y compris en France (en psychologie et en psychiatrie notamment), est en harmonie et continuité avec cette thèse de Chomsky. Et il s'ensuit que l'équation, élémentaire pour nous, entre langage et symbolique au sens de Lacan, en tant qu'elle supporte *l'autonomie du symbolique* par rapport aux deux autres dimensions (réelle, imaginaire) est fortement remise en cause, voire a perdu toute évidence, dans l'ambiance scientifique actuelle. Il y a très longtemps que Lévi-Strauss a dit qu'il ne lui accordait plus du tout la même importance. L'orientation actuelle consiste à *naturaliser le langage*, c'est-à-dire à le rendre justiciable des principes scientifiques qui s'appliquent à tous les objets de la nature (au sens galiléen), alors que le structuralisme posait une scientificité galiléenne spécifique de la « culture » ou de la *thesis*. La psychanalyse dans cet espace pouvait se vouloir science sans avoir à s'inscrire dans le champ des sciences de la nature.

Le contexte scientifique est moins favorable, la psychanalyse doit soutenir seule, peut-être, sa position sur le symbolique. C'est le renversement radical de la grande alliance que célèbre triomphalement le rapport

5. Il est frappant de le voir reprendre à cette occasion une formule de 1953 selon laquelle le langage fait trou dans le réel, dont on aurait pu croire qu'au niveau de définition du réel qui est celui des nœuds elle n'aurait plus cours.

de Rome en 1953. Ceci ne veut nullement dire que la psychanalyse doit céder, mais qu'elle ne peut se contenter de vivre dans un splendide isolement, ni inversement de tout brader pour paraître au jour de la biologie et du cognitivisme (tendance IPA). Souvenons-nous que la rupture ontologique entre l'inconscient et le biologique n'avait rien d'évident pour Freud. Même s'il pratiquait une épistémologie spécifique, il pensait inscrire la psychanalyse dans les sciences de la nature.

Mais à la lumière de Lacan, l'inconscient est moins lié à une thèse épistémologique sur l'autonomie du symbolique qu'à un fondement de cette thèse, qui est *la rupture ontologique entre le langage et le vivant qui parle*. C'est le fait que le langage, loin d'être le produit d'une maturation spontanée, tombe sur le vivant qui parle et le dérègle dans sa jouissance. C'est le fait qu'il produise cet effet majeur qui est le non-rapport sexuel, à moins qu'il n'en soit au contraire l'effet : « Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en stabitat ? Est-ce d'habiter que ce rapport ne peut qu'être inter-dit⁶ ? »

Dans l'imaginaire : l'ordre symbolique et le politiquement correct

La remise en cause du symbolique, de la structure et du Nom-du-Père se fait aussi d'un autre biais, dans l'opinion. Deux accusations se mélangent. L'une dénonce le caractère politiquement incorrect et réactionnaire des théories psychanalytiques et leur impute d'être « contre » les femmes, les filles réellement séduites, les homosexuels et leur droit à la parentalité, toutes les minorités égales en droit. L'autre dit que l'ordre symbolique n'est que le masque théorique de l'ordre familial établi, ce qui constitue un renversement frappant par rapport à l'époque où les théories analytiques étaient jugées dépravées, subversives, attentatoires à la pudeur, obscènes.

Cette bataille qui fait beaucoup de bruit sur la scène médiatique et idéologique est marquée par une grande confusion théorique et pratique, une méconnaissance, habituelle en la matière, de la spécificité du champ de l'inconscient, et pas mal de mensonge, comme sur le rapport effectif des homosexualités à la différence des sexes. Le débat a en général très peu à voir avec le Nom-du-père tel qu'il est défini et qu'il fonctionne dans la clinique et dans la pratique. On est tenté de fuir cette infection idéologique quoiqu'il y ait des analystes qui s'engagent dans la bataille, de part et d'autre : il y a des analystes rabbins et

6. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 455.

curés laïcs, il y en a d'autres qui fusionnent au contraire avec les avant-gardes gays et lesbiennes.

L'expression « ordre symbolique » est à fuir également à cause des malentendus qu'elle autorise en ces temps de retour agressif de l'ordre moral. « Ordre », au sens légitime de l'expression, ne dit pas plus que dimension spécifique ; ce n'est pas un ordre à respecter ni à obéir, bien moins un idéal auquel se conformer, ni une harmonie. Que dit le symbolique au sens de Lacan sinon le désordre essentiel qui naît au joint du langage et du sexuel ?

Le soupçon ramené à l'essentiel peut être formulé de la façon suivante : la psychanalyse n'érige-t-elle pas en structure, c'est-à-dire en vérité universelle, la disposition symbolique d'une tradition qui reste particulière même si elle est dominante, à savoir le monothéisme juif et chrétien (de fait pas islamique) ? C'est effectivement cette question que Freud soulève avec le *Moïse*, et que Lacan revendique ouvertement⁷.

La conjugaison d'une puissante évolution des mœurs et de l'appui qu'elle trouve dans la manipulation du réel biologique donne une acuité particulière à cette querelle ancienne et récurrente, qui avait une autre envergure théorique au temps du « deleuzisme » militant par exemple.

Dans le réel : le bricolage génétique, la cassure entre parenté et différence des sexes

Un troisième facteur donne à cette querelle une nouvelle actualité, c'est le bricolage génétique qui nous met en mesure de bouleverser les conditions de la reproduction humaine et de la disjoindre radicalement de la rencontre des sexes, ouvrant ainsi la possibilité d'un eugénisme généralisé, d'une fabrication de clones, de monstres ou d'hybrides qui brisent les limites de l'espèce. Les limites du réel biologique sont bel et bien déplacées, et les bornes les plus assurées de ce qu'il y a à symboliser, la vie, la mort, la filiation, l'identité corporelle, la différence des sexes, sont rendues friables. Le clonage permet en principe de se passer du partenaire, et donc de l'autre sexe, ou de l'altérité tout court : on se perpétuerait sans altération.

Il y a là une rupture historique au moins aussi radicale que la mort de l'espèce rendue possible par la fission nucléaire.

7. On comprend que Lacan attache de l'importance à la thèse d'histoire des sciences selon laquelle cette conception monothéiste participe des conditions historiques de possibilité de la science.

*
* *

Voilà : langage, structure, symbolique, Nom-du-Père, réel du sexe et de la mort, tout est remis en question, à la fois par l'évolution des sciences, par l'idéologie, et par la technologie du vivant.

Entre Père et structure tout se concentre en un sens sur le terme de *loi* dans sa polysémie. Or, comme j'ai essayé de le déplier dans la trace de Lacan, *Moïse et le monothéisme* constitue une avancée étonnante dans la théorie analytique précisément sur cette question de *la loi*, du rapport du Père à la loi, et de la structure en cause. Qu'en est-il aujourd'hui ?

C'est donc avec ces questions auxquelles je n'ai pas de réponse qu'on peut tenter un retour aux sources. Je signale au préalable que je ne parlerai pas ici de la période des nœuds, pourtant essentielle et très innovante en cette matière, mais je ne sais si beaucoup de lecteurs de Lacan l'ont vraiment rendue opératoire.

LES QUATRE CONDITIONS DU NOM-DU-PÈRE

Lacan n'a pas considéré qu'il avait inventé le Nom-du-Père. À vrai dire, parmi ses nombreuses innovations dans le champ de la psychanalyse, il y a peu de choses qu'il ait désignées comme son invention, si ce n'est l'objet *a*, « la seule », et encore, il l'a aussi attribué à Socrate !

Pour ce qu'il en est du Nom-du-Père, si Lacan a pu dire qu'il le trouvait chez Freud, il est clair qu'il n'aurait pu le trouver sans recourir à certains principes de lecture qui sont étrangers à Freud, et qui font que le Père chez Lacan devient tout de même autre chose que chez Freud. Pour cette raison, ces principes de lecture prennent valeur de conditions au regard de l'élaboration lacanienne du Nom-du-Père. J'en ai retenu quatre que je présente ci-dessous.

La distinction des trois dimensions, symbolique, imaginaire et réel

Cette distinction va se répercuter sur les trois dimensions du père, voire sur les trois pères. On distingue couramment le « père imaginaire » du « père réel » ou du « père symbolique » et l'on sait que ce n'est pas forcément le même homme, qu'ils n'ont ni les mêmes fonctions, ni les mêmes propriétés. Or cette distinction manque chez Freud – même si Lacan peut montrer qu'elle est impliquée, et même mise en évidence, attendant d'être nommée.

« *L'inconscient structuré comme un langage* »

Cette proposition tient lieu incontestablement de condition pour l'élaboration du Nom-du-Père, quelles que soient les difficultés liées à son interprétation et la multiplicité de ses lectures possibles, sur lesquelles nous reviendrons. Le Nom-du-Père est en effet un signifiant : un signifiant particulier dans le système signifiant, celui qui fait que *ça tient*. On peut bien dire que Freud repère cette fonction du Père, qu'il la lui attribue mais il n'a pas clairement la notion de signifiant, ni celle de système signifiant, autrement dit celle de *structure* au sens structuraliste.

« *Le mot, c'est le meurtre de la chose* »

Que le *meurtre* soit une figure de l'élévation du *père* au statut de *nom*, on peut dire que depuis l'œdipe jusqu'au totem (coordonné au tabou) et à Moïse, Freud y tend sans pouvoir le penser tout à fait. En témoigne peut-être le jeu qu'il organise entre les deux noms du Dieu *un* dans le Moïse (Aton l'Égyptien sublime et Yahvé le volcanique barbare), en tant qu'il rate, et qu'il occulte toute la portée centrale de la question du *Nom divin* au cœur de la révélation mosaïque : la fameuse réponse en énigme de Dieu à Moïse qui l'interroge sur son nom – *Ehyèh asher èhyèh* – que Lacan ne cessera de méditer tout au long de son enseignement.

Pour Lacan, le rapport du symbolique à la mort est un principe constitutif du symbolique : le meurtre élève la chose au statut symbolique. Ceci ne vient pas de ce que dit la linguistique structurale sur le langage, mais d'un principe que Lacan attribue à Hegel : « Le mot, c'est le meurtre de la chose⁸ » (c'est la même idée à l'envers). Après l'avoir formulé, Lacan verra ce principe partout chez Freud qui ne le formule pas. Il le retrouve déjà, primordialement, dans le *fort-da* et ensuite dans le passage du père mort au Nom-du-Père. Ce n'est pourtant pas seulement le principe d'une « genèse », et l'appui qu'il y prendra lui permettra bien mieux d'ordonner la foison des trouvailles et inventions freudiennes sur ce point telles que l'affinité du père avec la mort,

8. « Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir », J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 319. Ce point, constitutif du symbolique au sens lacanien, et donc constitutif du père comme nom, paraît spécialement peu compatible avec la thèse naturaliste sur le langage.

le fait que la place du père soit essentiellement marquée par la mort, le fait que le meurtre ne soit pas seulement réel, mais aussi un acte plus ou moins mythique (R), qu'il ne soit pas seulement un fantasme œdipien (I), mais également une opération symbolique (S).

Le monothéisme

Mais une autre chose est justement la référence, l'emprunt à la tradition biblique pour désigner cette fonction du père symbolique. La différence entre père symbolique et Nom-du-Père tient peut-être à ceci : que le Nom-du-Père est un signifiant et qu'il faut bien qu'il soit donné de quelque façon pour avoir la fonction qu'on lui prête, tandis que le père symbolique introuvable n'est donné nulle part, et serait quelque être à la hauteur de cette fonction, de ce nom et pas seulement occupant cette place (parlêtre ou signifiant) de ce qu'est au mieux un père dans la réalité effective ; en somme, cet être qui serait *père* et pas seulement *nom*, ce serait Dieu lui-même.

La référence biblique est double. D'un côté, Lacan emprunte au *christianisme* un signifiant pour désigner le père en tant que signifiant. Il transforme ainsi en substantif ce qui est invocation en troisième personne dans la religion. Il utilise donc la religion pour éclairer la lanterne psychanalytique, alors que Freud se propose plutôt d'expliquer la religion à l'aide de la psychanalyse. Mais d'un autre côté, je le répète, à toute étape, la méditation de l'*Exode 3,14*, donc la référence qui se trouve au cœur du *judaïsme*, accompagne la redéfinition, et du Nom-du-Père, et de l'Autre.

Lacan trouve dans le *Moïse*, et seulement là, le point qui correspond à cette démarche chez Freud :

Freud ne néglige pas le Nom-du-Père. Au contraire, il en parle fort bien, dans *Moïse et le monothéisme* – d'une façon certes contradictoire aux yeux de qui ne prendrait pas *Totem et tabou* pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un mythe –, en disant que dans l'histoire humaine, la reconnaissance de la fonction du père est une sublimation, essentielle à l'ouverture d'une spiritualité, qui représente comme telle une nouveauté, un pas dans l'appréhension de la réalité comme telle⁹.

Si on suit cette piste on comprend que Lacan n'ait jamais considéré le *Moïse* seulement comme une application de concepts déjà acquis à un problème historique, certes à la fois majeur et historiquement

9. J. Lacan, Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 213.

brûlant, mais qu'il y voit un texte clé qui donne tout son sens à l'apport de Freud sur le père. Un principe général de la lecture de Freud par Lacan, c'est de reporter sur le début les conséquences de la fin mais aussi, et peut-être inversement, de maintenir les intuitions d'origine parfois recouvertes dans la dernière période contre le dévoiement qui s'appuie sur la seconde topique. Ainsi peut-on soutenir que Lacan avec le Nom-du-Père relit l'œdipe avec le *Moïse*.

C'est ce que mettra en forme la théorie de la *métaphore paternelle*, et qui sera repris dans les trois temps de l'œdipe dans le séminaire V, *Les formations de l'inconscient*.

Tous ces points ne concernent pas seulement l'histoire et la genèse d'une théorie qui sont des questions strictement universitaires. Ce sont des points constitutifs ; on ne peut les soustraire sans modifier ou détruire la notion elle-même, son usage possible, et l'architecture de l'ensemble. L'élaboration ultérieure continue de les supposer. Dès lors, si certains d'entre eux sont remis en question, il faut en mesurer les conséquences.

LE NOM-DU-PÈRE

ET L'INCONSCIENT STRUCTURÉ COMME UN LANGAGE

Parmi ces quatre conditions je repars maintenant du fondement : « L'inconscient structuré comme un langage. »

Qu'en est-il des rapports du *père*, du Nom-du-Père avec la *structure de langage*, mais aussi avec ce que nous appelons couramment dans l'analyse *la structure*, singulier défini, c'est-à-dire pas celle supposée particulière d'un sujet particulier ?

Vous vous rappelez la définition du Nom-du-Père donnée dans la *Question préliminaire* : « C'est le signifiant qui, dans l'Autre en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi¹⁰. » Je ne la commenterai pas dans l'immédiat mais je commencerai par déplier la notion de *structure* au sens du structuralisme.

« Signifiant », « système signifiant » sont deux termes qui nomment, en lacanien, la structure et l'élément de la structure au sens précis du structuralisme. Comme tout le monde le sait, le structuralisme est né en linguistique dans les suites de Saussure. Il commence avec le développement de la phonologie structurale, et se continue avec l'extension à

10. J. Lacan, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 583.

d'autres domaines de la culture (*thesis* antique) des principes scientifiques (et ontologiques) nouveaux inventés pour établir une linguistique scientifique ; parmi ces autres domaines, l'anthropologie, avec l'œuvre de Lévi-Strauss et notamment *Les structures élémentaires de la parenté* (1949) et *Anthropologie structurale* (1958).

Le *comme un langage* de Lacan renvoie certes à la linguistique structurale (notamment à Benveniste et Jakobson qu'il fréquente), mais également au choc produit par la rencontre de Lévi-Strauss. Celui-ci montre en effet que *la parenté est structurée comme un langage*. Le mot *structure* renvoie dans ce contexte à un système fini d'éléments qui n'ont aucune définition positive absolue et qui se définissent entièrement par leur distinction d'avec les autres. Les éléments n'y ont pas d'autres propriétés que celles que leur confère la place qu'ils occupent par rapport aux autres¹¹. Pour ce qui concerne les questions qui nous occupent ici, cette relation entre *place* et *terme* est fondamentale ; elle n'est pas seulement une référence épistémologique chez Lacan car elle lui permet de traiter l'articulation du père à Dieu : « Supposer le Nom-du-Père, certes c'est Dieu¹². » « Dieu » s'avère donc une place nécessaire de la structure selon Lacan. Sans cette place marquée, la théorie psychanalytique se réduit à un délire schreberien¹³, mais ça n'implique pas du tout d'y mettre un être – voire ça permet de s'en passer à condition de s'en servir¹⁴.

Avec ces principes, on peut développer une sorte de mathématisation de certains rapports sociaux fondamentaux, une écriture littérale permettant quelque calcul et prévision synchronique, une *science galiléenne étendue*, selon la formule de J.-C. Milner. Science galiléenne, parce que empirique (ayant des objets contingents) et mathématisée ; étendue parce qu'à des objets jusque-là rebelles au galiléisme (dans le domaine de la « culture »), elle applique une forme de mathématisation¹⁵. Il y a donc là un « modèle » d'intelligibilité qui fonde la spécificité de la culture, c'est-à-dire, en termes lacaniens, *l'autonomie*

11. La structure est un *système de places*, et du point de vue de la structure *les termes* ne sont rien que les occupants des places (père/oncle maternel/cousin de tel type, etc.).

12. J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 136.

13. « Comme je l'ai dit : sans cette place marquée, la théorie psychanalytique se réduirait à ce qu'elle est pour le meilleur et pour le pire, un délire schreberien [...] », J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 337.

14. « L'hypothèse de l'inconscient – Freud le souligne – est quelque chose qui ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse de réussir prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir », J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, p. 136.

15. Il s'agit en fait d'une mathématique spécifique qui ne comporte ni arithmétique, ni algèbre, ni géométrie, ni même les ensembles.

du symbolique, et qui est en même temps un modèle généralisable de scientificité. Or lorsque Lévi-Strauss formalise la parenté, il met à la clé la prohibition de l'inceste dont il fait l'invariant qui détermine le passage à la culture, c'est-à-dire que son objet voisine sérieusement avec celui qui fait le centre de la psychanalyse : l'œdipe freudien. En outre, les relations extraordinairement complexes et rigoureuses mises en évidence par Lévi-Strauss dans la parenté fonctionnent à l'insu des acteurs sociaux, même si le langage en porte l'indication précise (dans l'onomastique) : une sorte d'« inconscient structural » donc. Lacan mettra un temps avant de revenir de l'enthousiasme suscité chez lui par cet « inconscient structural » et de marquer que ce n'est pas le même que le freudien.

Il reste que c'est Lévi-Strauss d'abord, en raison de la nature de son objet, qui donne à Lacan la conviction qu'on peut réorganiser le discours analytique avec la *structure*, avec la *structure au sens structuraliste*, j'y insiste, parce que sinon ce mot veut dire à peu près n'importe quoi – chez Lacan même, il n'a pas toujours eu un sens structuraliste¹⁶.

Aujourd'hui, ce n'est pas un nouveau savoir qui apparaît sur la parenté, c'est le réel (clonage) de la parenté qui est en voie d'être bouleversé en même temps que le symbolique (homoparentalité), par sa déconnexion d'avec la différence des sexes même si elle n'est pas près d'être massive. Cela ne peut rester sans conséquence sur la psychanalyse.

LES DEUX ÉTAGES DE LA STRUCTURE DU « COMME UN LANGAGE »

Du point de vue du contenu, on peut dire que la thèse de *l'inconscient structuré comme un langage* a deux étages.

16. En 1966, période triomphante du structuralisme dans la doxa, et période où le mot est le plus mis en avant par Lacan, il en donne dans *Le Figaro littéraire* la définition suivante : « Pour moi, le mot structure désigne exactement l'incidence du langage comme tel dans ce champ phénoménal qui peut être groupé sous la rubrique de ce qui est analysable au sens analytique. » Pas de « comme » ni « un » ici. Le champ phénoménal vient en place de « l'inconscient ». Ce serait presque « l'inconscient (en tout cas le champ analytique) est structuré par le langage » (cf. J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse », *Cahiers pour l'analyse*, n° 3, 1966). Mais alors la structure est l'effet du langage, ce qui est paradoxal. Lacan a seulement dit que le langage est la condition de l'inconscient : ce qui n'est pas une proposition épistémologique, comme « l'inconscient est structuré comme un langage », mais une proposition sur la chose même. Il faudrait comparer ceci avec la formule « la structure c'est l'asphérique que recèle l'articulation langagière » (J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*).

Premier étage

Le premier concerne l'inconscient, dans sa généralité si l'on peut dire, et plus précisément son fonctionnement. Ceci découle logiquement de la référence au structuralisme puisque celui-ci consiste à pouvoir dire comment ça fonctionne sans avoir à trancher sur le $\tau\omicron\ \tau\iota\ \epsilon\sigma\tau\iota$, le *ce que c'est* comme essence. Ici la première réponse fondamentale est : ça fonctionne comme un langage¹⁷. Les formations de l'inconscient sont régies par *la métaphore* et *la métonymie* qui découlent directement de toute structure de type langage (syntagme et paradigme) : « Le symptôme *est* une métaphore, [...] le désir *est* une métonymie¹⁸. » Je souligne le verbe *être* dans les deux cas, comme le fait Lacan lui-même. Cela indique que le *comme* du *comme un langage* n'est pas une comparaison, une ressemblance approximative : il n'y a aucun à peu près. La structure de l'inconscient est celle d'un langage, de tout langage pour autant qu'il y en ait plusieurs, et réciproquement : est langage tout ce qui a cette structure. C'est une homologie, une identité de structure. Ceci est le premier niveau qui correspond au Freud des formations de l'inconscient, qui s'y retrouve comme chez soi : il le savait sans le savoir. La preuve en est qu'il a nommé *condensation et déplacement* les mécanismes producteurs des formations symptomatiques. Reste qu'il serait intéressant de suivre la double torsion imposée par Lacan aux deux systèmes qu'il met en correspondance : Jakobson d'un côté, Freud de l'autre.

Mais il y a d'autres implications dans la psychanalyse de ce premier étage de la structure de langage. Elles concernent en particulier la position de l'Autre grand A. Ce terme est proprement lacanien, il n'appartient pas au structuralisme en général (pas plus que celui de sujet) mais il est absolument exigé par la structure de langage telle qu'il l'entend, et par la possibilité d'importer dans l'inconscient la structure structuraliste. À certains égards, l'Autre nomme à lui seul *la* structure, celle qui est en cause dans la psychanalyse. Mais l'Autre au sens de Lacan présente également cette particularité d'être impensable sans le structuralisme, et d'excéder d'emblée les principes qui sont les siens puisque l'Autre est à la fois lieu de la parole et lieu du signifiant, à la fois langue et parole, syntagme et paradigme, lieu de la vérité, adresse radicale et tiers dans toute parole, lieu de la loi, partenaire absolu,

17. Elle apparaît dans J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, et sera mise en forme en 1957 dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

18. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *op. cit.*, p. 528.

toute-puissance de la réponse, lieu du désir. Or, sans l'Autre grand A, pas de possibilité de penser le Nom-du-Père.

Deuxième étage

Le deuxième étage dont la *Question préliminaire* cristallise la première écriture systématique, c'est la structure de langage appliquée à l'œdipe freudien dont le Nom-du-Père, justement, est la clef de voûte. Ce n'est plus seulement la métaphore, c'est la métaphore paternelle. Il ne s'agit plus de signifiant en général, mais de certains signifiants particuliers, privilégiés (Père, Mère, enfant [sujet], phallus). L'œdipe s'écrit comme un cas particulier de la métaphore – avec ce renversement qui est que toute métaphore sera conditionnée par la métaphore paternelle, qui loin d'être une application particulière sera le principe général.

Ça, bien sûr, c'est le langage comme seuls les psychologues l'entendent, mais, après tout, l'interdit de l'inceste de Lévi-Strauss, c'était un peu dans ce genre-là. *La structure, la seule et unique pour les analystes lacaniens, c'est celle-là*, celle dont le schéma R donne une première écriture et qui sera reprise ensuite dans la topologie des surfaces. C'est cette structure-là qui deviendra finalement nœud borroméen¹⁹. Est-elle, comme la structure structuraliste selon J.-C. Milner (et il a raison), non spécifique (à l'inconscient donc), homologue à la structure de la langue des linguistes, homologue à la structure des mythes, etc. ? Il semble qu'elle soit unique, et spécifique à l'inconscient. Et de fait elle n'a été reconnue par personne d'autre, ni exportée. On peut donc dire que *métaphore* et *métonymie* ont été mises en évidence pour le langage, que Lacan les a d'abord transposées dans l'inconscient par homologie avec condensation et déplacement, mais qu'il a écrit ensuite l'œdipe avec la métaphore et que ça donne *la métaphore paternelle*. Les termes sont évidemment spécifiques, mais les places et relations sont celles de la structure en général²⁰.

Alors, si c'est vrai, *comme un langage* change de sens, ce n'est pas une pure homologie.

Je parle de deux étages : la structure de langage, celle de l'inconscient dans ses formations, et la structure qui réécrit l'œdipe comme Nom-du-Père et métaphore paternelle. En se plaçant du point de vue de Freud cette présentation est correcte : par la référence à la structure de langage, Lacan produit une théorie unifiée à partir de pans théoriquement distincts et en grande partie séparés chez Freud. Aux deux nommés (formations de l'inconscient et œdipe), il faut ajouter la métapsychologie qui fusionne avec ceux-ci dans la structure lacanienne. Pour Lacan vers 1958, ça pourrait se dire comme ça.

Cette structure en étage est même très précisément indiquée par les deux occurrences de l'Autre dans la définition citée de la métaphore paternelle : l'Autre comme lieu du signifiant, et l'Autre comme lieu de la Loi. Ceci dit, ça pose un problème indiqué dans la formule elle-même : c'est que *ça définit le Nom-du-Père comme un Autre de l'Autre*. C'est ce dont un célèbre axiome lacanien va bien vite nier l'existence : « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre », ou encore « il n'y a pas de métalangage²¹ ». Alors il ne peut pas y avoir vraiment deux étages de la structure dont l'un garantirait l'autre en sens réversible, du 1 au 2 ou du 2 au 1, comme nous l'avons aperçu : les deux étages tombent l'un dans l'autre. Il faut alors que le Père et la castration soient déjà dans la structure du langage en tant que tel. C'est là ce que Lacan va en effet entreprendre de démontrer – mais forcément à ce moment, le linguiste n'y retrouve plus ses petits. *L'inconscient a structure de langage parce que seulement avec l'inconscient, avec ce que ça comporte, on dit la structure du langage, la seule structure du seul langage qu'il y a*. Il n'y a plus de « un langage », c'est le langage qui structure l'inconscient.

Ainsi, pour moi la structure désigne exactement l'incidence du langage comme tel dans le champ phénoménal qui peut être groupé, groupé sous la rubrique de ce qui est analysable au sens analytique. Je précise : dans le champ de ma recherche, dire « structuré comme un langage » est un pléonasme²².

Seule ma théorie du langage comme structure de l'inconscient peut être dite impliquée par le marxisme²³...

À cette époque notez-le bien, la diversité des *lalangues* dont Lacan fera grand cas plus tard, et qu'il convoquera pour justifier et expliquer

19. « Ma chère structure, hein, ma structure à la noix, elle s'avère nœud borroméen », J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, le 19 février 1974.

20. Seulement il s'avère, et Lacan finira par le revendiquer, que sa façon d'écrire ces opérations est également spécifique, ou en tout cas originale, et partant non recevable par les linguistes. Exemple : le signifiant devient l'incidence du langage dans le champ des phénomènes analytiques (voir ci-dessus, note 16).

21. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 818.

22. J. Lacan, *Logique du fantasme*, Séminaire inédit, 29 décembre 1966.

23. J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse », *op. cit.*, p. 10.

son *logion* (une langue entre autres est l'intégrale des équivoques qu'elle autorise), n'a aucune importance théorique pour penser l'inconscient, même si dans l'écriture et l'interprétation Lacan en joue très attentivement.

J'imagine qu'en m'entendant parler de *deux étages*, nombre d'entre vous ont pensé non pas au schéma R qui ne les comporte pas, mais au *graphe* qui est très précisément construit sur la superposition en deux étages qui se composent chacun de la même structure élémentaire, celle du point de capiton lequel condense et écrit à la fois *métaphore* et *métonymie*²⁴. Le premier étage est bien celui du langage en général, le second est spécifique à l'inconscient, à ce qui relève de l'œdipe et de la pulsion. Il est clair que Lacan pense arriver, sous l'égide de son fameux *logion* pour parler comme Milner, à une formidable unification de pans de théorie qui chez Freud restaient largement indépendants, et soumis à des régimes épistémologiques diversifiés.

Alors y a-t-il dans cette construction un *Autre de l'Autre*? Peut-être bien : Dieu serait caché dans le dessin comme le chapeau de Napoléon. L'Autre de l'Autre ce serait Dieu, le dieu des philosophes... Et tous les Michel Tort ricanent : « On vous l'avait bien dit que tout ce discours sur le Père sentait la soutane et l'eau bénite. » Mais c'est justement dans *Subversion du sujet* que Lacan énonce solennellement qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, et que l'Autre lui-même n'existe pas ! C'est comme ça la structure chez Lacan : tout est suspendu à *quelque chose qui n'existe pas* et pour lequel il faudra inventer une modalité nouvelle dans l'être²⁵.

Alors, on peut se demander si c'est pour des raisons d'athéisme militant que Lacan pose donc cet axiome. En tout cas dans *Subversion* il s'en défend explicitement : la psychanalyse ne décide pour aucune religion, ni pour, ni contre. Par contre l'Autre barré, S(A), le signifiant de l'Autre barré, c'est l'essence même de la psychanalyse et Lacan peut dire que c'est la structure : le terme à lui seul, et en tant que nécessité, abrègé, contient la totalité de ce qui s'étage sur le graphe.

Donc s'il est bien vrai que le Nom-du-Père, comme son nom l'indique, a été pressenti, voire mis en évidence par une (deux) religion(s) plutôt que par toute autre, une fois approprié par la psychanalyse et installé dans la structure, il ne dépend plus de ses origines, ni d'aucune

24. Notons que si le point de capiton c'est le Père, comme c'est dit dès le séminaire *Les psychoses*, le Père est partout dans le graphe, dans la structure.

25. Cf. J. Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

religion, c'est l'affaire de l'être parlant²⁶. Freud a bien voulu dire qu'au judaïsme il devait peut-être l'essentiel, alors même qu'il était farouchement incroyant, mais il n'était pas question pour lui d'admettre que ça affectait de relativité culturelle les résultats de la psychanalyse.

NOM-DU-PÈRE, MOÏSE ET DUPLICITÉ

L'origine freudienne du Nom-du-Père, c'est le *Moïse*. Dans mon livre j'ai insisté sur la question de la duplicité du surmoi, qui vient après la duplicité qui caractérise le père en tant qu'il concentre l'amour et la haine : le surmoi, régulateur et pacifiant, celui de l'intériorisation de la loi qui fait issue au conflit œdipien selon Freud, et le surmoi déréglé d'un impératif de jouissance mortifère, féroce, cruel, insensé, contraire à toute vraie moralité – une des plus saisissantes découvertes cliniques de Freud. Chez Freud les deux aspects du surmoi sont mis au compte du père, et cette ambiguïté radicale n'est jamais résolue.

J'ai proposé de lire la construction freudienne, du point de vue de la structure, comme une tentative de mise en forme et de solution de cette ambiguïté radicale du surmoi : la division en deux dieux à l'origine, doublée par deux Moïse, le doublement du meurtre du Père primitif par le meurtre de Moïse qui en inverse le sens. Certes c'est une réponse de l'homme Freud, apparemment intempestive, à la tragédie historique du peuple juif ; mais c'est aussi un troisième (quatrième) temps nécessaire dans la construction du Père, qui contrairement aux apparences n'est pas du tout une simple application de *Totem et tabou*, mais un complément nécessaire, et à certains égards opposé, à ce dernier. Solution et renversement : l'événement mosaïque tel que Freud le reconstruit consacre le primat du surmoi de la loi (Aton-Moïse) sur le surmoi de la jouissance (Yahvé-le Midianite). Mais la spirale de la culpabilité qui s'alimente non à la faute mais au renoncement à la jouissance reprend ses droits.

On serait tenté de dire que Lacan règle d'abord la question : en tant que symbolique, le Nom-du-Père est entièrement du côté pacifiant, le

26. Lacan a proposé « parlêtre » comme nom de l'homme. Son *Dasein* à lui, en somme. Il a aussi proposé que « parlêtre » puisse remplacer « inconscient ». Ce qui dit bien un des sens du mot chez lui : ce n'est pas une instance, une part spéciale du psychisme ou de quoi que ce soit, ni même un fonctionnement (primaire) à distinguer d'un autre (secondaire). C'est ce qu'il advient au vivant qui parle du fait d'être pris dans le langage, d'en être affecté. À cet égard ça nomme le tout de l'invention freudienne, et ça n'a donc aucune fonction théorique particulière, sinon de démarcation. En ce sens ce n'est pas structuré. L'inconscient n'est pas la structure, c'est l'ensemble de ses effets, dont le sujet, mais aussi toutes sortes d'effets corporels.

Mais d'autres usages ont une extension moindre, une compréhension plus spécifique.

surmoi proprement dit sera du côté de la jouissance, imaginaire et réel. Dès lors, plus de problème, il y a le bon et le mauvais, bien distingués grâce à la catégorie du symbolique, que Freud n'avait pas. L'unique leçon sur *Les Noms-du-Père*, centrée sur le sacrifice d'Abraham, concentre en somme les deux figures divines, celle du Dieu de la jouissance de l'Autre qui exige le sacrifice du plus précieux de l'être, et celle qui s'y substitue et à l'égard de laquelle le désir s'identifie à la loi. Cette leçon nous présente donc en condensé la même opération que construit la complexe élaboration freudienne des deux Dieux et des deux Moïse.

Simplification mais pas simplicité. Au contraire, l'ambiguïté du surmoi se retrouve, en particulier au niveau de sa forme d'objet comme voix – dans la même leçon. Lacan souligne que le Père qui « devrait » marquer l'intégration structurante du désir dans la loi, ça donne les névroses – sans retenir la solution déjà avancée par la répartition entre père imaginaire privateur et père symbolique.

S'agissant du symbolique lui-même la lecture à tendance religieuse, incarnée à l'extrême par quelqu'un comme Dolto, et par d'autres qui n'ont ni son génie ni sa liberté d'esprit, a accentué de façon unilatérale sa dimension pacifiante – célébrée en effet dans *Fonction et champ*. Chez beaucoup cela vire à la pastorale. La psychanalyse devient alors, malgré l'avertissement de Lacan, la liturgie du père.

Je crois qu'en réalité là n'est pas le plus fondamental de ce qu'on peut appeler l'intuition lacanienne. Si on n'oublie pas que le rapport de Lacan à la psychanalyse ne vient pas de la névrose mais de la rencontre de la psychose, on accordera la plus grande importance au séminaire III où s'ébauche le Nom-du-Père. Or, au cours de sa longue étude des *Mémoires* de Schreber, Lacan dit la chose suivante : « La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet », c'est-à-dire l'exploration scientifique de ce que Heidegger dit en philosophe, à savoir que l'homme habite le langage : « À la lumière de l'expérience freudienne l'homme, c'est le sujet *pris et torturé par le langage*²⁷. »

Bien loin de devoir être pensée d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique. Ce n'est pas une position isolée, de telles déclarations se multiplient chez Lacan dans la dernière période²⁸. Au-delà de l'opposition entre la paix relative là où il y a Nom-du-Père et le désordre et le chaos là où il est forclos, il y a du

point de vue de la structure ce qu'on pourrait nommer le *désordre symbolique essentiel*. Cette duplicité n'est donc pas seulement celle du surmoi ou du père, mais plus radicalement celle du langage lui-même. Qu'un Nom-du-Père soit à la fin *sinthome* – ce qui cloche est aussi ce qui fait que ça tient –, condense une fois de plus que, vu de l'inconscient, le langage et le père présentent une même ambiguïté qui est celle du symbolique, ordre et désordre, dérangement et arrangement. Qu'une femme soit pour un homme un *sinthome* indique en passant à quel point les dénonciations idéologiques sont à côté de la plaque. Cette vue du langage se cristallise dans l'énoncé de toute la fin de l'enseignement de Lacan : il n'y a pas de rapport sexuel.

Elle est incompatible avec la pastorale religieuse, mais aussi bien avec le politiquement correct et sur le plan scientifique avec la naturalisation du langage. Elle ne cesse par contre de prendre appui sur le *Ehyeh asher éhyèh*, pure énonciation du symbolique comme trou.

On peut tenter de purger la conception du symbolique de ce qu'elle doit à la négativité hégélienne ; on peut interroger dans l'héritage du structuralisme ce que le développement du savoir a rendu caduc ; si l'on abandonne le principe que le symbolique est à la fois ordre et désordre radical, alors rien ne reste de Lacan – ni peut-être de la psychanalyse.

27. J. Lacan, *Les psychoses*, op. cit., p. 276. Nous soulignons.

28. Cf. « paroles imposées », dans J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 95.

Histoires de la structure¹

L'actualité de la structure peut se répartir sur les trois registres symbolique, imaginaire et réel. Dans *le savoir* d'abord, soit dans *le symbolique*, l'idée de la structure au sens où nous l'entendons, est mise en question par des formes de pensée scientifique qui en sont très éloignées, voire qui y sont radicalement hostiles, tel le cognitivisme dans sa forme générale comme dans sa forme psychiatrique. Dans l'*idéologie* ensuite, soit dans l'*imaginaire*, ce que nous disons du Nom-du-Père, de la castration et de la sexuation² au nom de la structure au sens de Lacan, est contesté au nom du politiquement correct homosexuel, *queer*, homoparental, etc. Enfin, dans le *réel*, l'idée de structure est mise en question par l'ébranlement de la reproduction sexuée et de l'ordre de la filiation, par le recul des limites de l'individu, de la vie et de la mort grâce aux manipulations génétiques, et par les répercussions de ceci au niveau du droit.

Selon un autre biais, chacun peut constater que des livres d'*histoire du structuralisme* paraissent, dont la simple existence atteste bien que la structure est une chose du passé. Pour nous, le plus notable de ces livres, *Le périple structural*³ de Jean-Claude Milner, est plus qu'un livre d'histoire, c'est aussi un *tombeau*, au sens mallarméen du terme, pour le structuralisme. Le structuralisme est fini depuis longtemps, mais qu'en est-il de la structure ?

L'actualité de la structure est celle d'une remise en cause généralisée, voire celle d'un enterrement, dont il faut nous rendre contemporains : c'est ce que tente également plus d'un livre de psychanalyse récent à succès. Certains le font au prix d'un « lâcher-tout » des fondements de

1. Colloque du Coût freudien, *La structure*, 30 novembre 2004, Paris.

2. ... et par conséquent, ce que nous disons de la différence *des* structures au sens clinique.

3. J.-C. Milner, *Le périple structural, figure et paradigme*, Paris, Le Seuil, 2002.

notre pratique, qui ne va pas sans une jouissance maligne, tandis que d'autres sont plus portés à la déploration ou à l'angoisse.

Je ne déplierai pas directement ces mises en cause de l'actualité de la structure, ni les réponses à y apporter. Mais j'espère y contribuer indirectement en réinterrogeant l'idée que nous avons de la structure. Sans pour autant la supposer acquise, je la prendrai non par le dehors qui nous conteste, mais en intension.

Les organisateurs de cette rencontre ont annoncé ma communication sous le titre suivant : *Histoire du concept de structure chez Lacan*. C'est un titre par défaut, mais qui, après tout, ne convient pas si mal : faire l'histoire d'un concept est une façon de se le réapproprier, de le réactualiser en le problématisant. Mettons que ce titre je l'écrive au pluriel : *Histoires de la structure chez Lacan*, pour bien marquer l'absence de toute totalisation. Je proposerai donc quelques scansions d'une histoire de la théorie. Celle-ci est incontournable pour se repérer dans la tourmente des énoncés lacaniens sans en faire de la bouillie. Mais mon propos ne sera pas celui d'un historien. Je dirai même que, si je ne fais pas l'histoire du concept de structure, c'est aussi que « la structure » n'est pas à proprement parler un concept. C'est ce dont je vais m'expliquer d'abord.

LA STRUCTURE, UN DES NOMS DE LA CHOSE LACANIENNE

La structure, singulier défini, est assurément un signifiant majeur de toute l'entreprise de Lacan. Dans *Les non-dupes errent*, il constate : « Ma chère structure, hein, ma structure à la noix, elle s'avère nœud borroméen⁴. » Ce dire, dans son style même, pointe sans équivoque un certain registre de rapport à la cause du désir. En cela il me semble significatif de ceci, qu'il ne me paraît pas exagéré de soutenir ici : « la structure » est un des *noms* de la *Chose lacanienne*.

Un *nom* n'est pas un concept, mais peut en véhiculer beaucoup. Autrement dit : la structure, Chose lacanienne, va se révéler justiciable de plusieurs concepts et même de plusieurs noms. C'est ainsi qu'à la fin, elle « s'avère nœud borroméen », en ce sens que le nœud la renomme. L'identité d'une telle « chose » est au-delà de toute définition conceptuelle comme de toute formule mathématique. Que Lacan désigne parfois la structure comme étant le réel n'y contredit pas,

4. J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, le 19 février 1974.

bien au contraire. C'est ainsi que la « Chose freudienne », nomination lacanienne, se trouve indexée par le seul nom propre de Freud sans aucune détermination spécifique, et en deçà de tous les concepts qui la particularisent. Il est d'ailleurs arrivé à Lacan de dire que le mot « structure », ce terme de « notre rude langage », n'était pas plus adéquat comme concept que « le mot association libre⁵ ». Cette réserve n'est pas de peu de poids et peut surprendre : la structure serait-elle un prête-nom, un nom d'emprunt ?

Nous ne devons donc pas nous étonner que les concepts échouent à appréhender ce qu'il en est de la structure, mais cela ne veut pas dire que les graphes, mathèmes, objets topologiques, voire les nœuds, y soient plus adéquats. Disant cela, je manque peut-être à l'orthodoxie, mais je le soutiens de ce que la structure est dans son essence inadéquation (réelle).

Il y a là évidemment un paradoxe. Car il n'est peut-être aucun mot qui ne soit davantage porteur des ambitions de rigueur intellectuelle et de rationalité dans toute l'élaboration lacanienne. De fait, les abords logiques qui paraissent se soutenir de telles ambitions n'ont pas manqué, et ils ont marqué tout spécialement la période où ce mot de structure était le plus sollicité. C'est au point de faire oublier parfois que Lacan a eu recours à la logique pour l'accompagner dans ses propres impasses, et que c'est seulement le rapport de la logique à ses impasses qui font d'elle « la science du réel » au sens lacanien.

Il est inévitable de partir de l'aphorisme qui surplombe tout l'enseignement de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage. » Or, tout au long de cet enseignement s'égrènent les formules qui articulent sujet, inconscient, langage et structure dans des relations mouvantes. Et il est d'autant plus difficile de s'y retrouver qu'on peut aisément faire une anthologie des passages où chacun de ces termes est mis en équation successivement avec chacun des trois autres : l'inconscient avec la structure, le sujet avec l'inconscient, l'inconscient avec le langage et le langage avec la structure. Tout ceci ne risque-t-il pas de déboucher sur une immense tautologie ?

Le plus un de ce quatuor, et qui s'impose de plus en plus avec le temps, c'est le Réel. Un Réel qui est porteur d'autant de problèmes

5. J. Lacan, Séminaire XIX, ... *ou pire*, inédit, le 15 mars 1972 : « Le pas de Platon, c'est différent, c'est de montrer que dès qu'on essaie de le dire d'une façon articulée, ce qui se dessine de la structure, comme on dirait dans notre... ce que j'ai appelé tout à l'heure notre rude langage – le mot structure ne vaut pas mieux que le mot d'association libre – mais ce qui se dessine fait difficulté, et que le Réel, c'est dans cette voie qu'il faut le chercher. »

que de solutions, et qui apparaît longtemps sous la seule forme de l'objet *a*.

Pour ce qu'il en est donc de cet aphorisme central, il vaut de noter que, dans un livre qui n'est pas de démolition, mais qui se voue au contraire à démontrer qu'il y a de la pensée chez Lacan, Jean-Claude Milner écrivait que cet aphorisme, qu'il appelle un *logion*, est tautologique *et* contradictoire⁶. Tautologique, car « langage » ne dit rien de plus que « structure ». « Structuré » et « comme un langage » disent donc deux fois la même chose. Contradictoire car « *un* langage » suppose qu'il y en a plusieurs structurellement distincts, ce qui est contradictoire avec le concept structuraliste de structure, et donc aussi bien de langage. La structure, au sens structuraliste, en effet ne retient du langage que ce qui est commun, non seulement à toutes les langues, mais à tout ce qui est pensable comme structure : parenté, système de mode, etc., autrement dit rien de spécifique au langage.

Tautologique et contradictoire, c'est assurément un exploit logique, mais ce n'est pas l'indice de la plus grande lumière. Ce propos est pourtant moins sacrilège qu'il n'y paraît.

Sur le premier point, en effet, « langage » ne dit rien de plus que « structure ». Lacan le dira lui-même plusieurs fois vers 1966⁷ : « Structuré comme un langage », précise-t-il, est un pléonasme dont il rend responsable comme d'habitude son audience. Pour Milner, il faudrait dire « l'inconscient est structuré », mais Lacan disait plus volontiers à cette époque : « L'inconscient est langage » et « langage est la structure ». Pour Milner cela revient au même, mais, à mon sens, pas pour Lacan : les « c'est » lacaniens ne sont jamais réversibles.

Il en va de même pour le second point selon lequel l'aphorisme est contradictoire. Car les déclarations de Lacan, quoique moins explicites, ne manquent cependant pas, au moins durant un temps (1966), pour soutenir qu'il n'y a qu'un seul langage, ce qui vide en effet de sens le *un* de « comme un ». Par ailleurs, l'introduction de la pluralité des langues, conçue comme pertinente quant à la structure, est tardive chez Lacan. En structuralisme strict, elle n'a aucune pertinence ; là-dessus Milner est éclairant. Et il s'ensuit qu'il est normal qu'à l'époque où Lacan soutient qu'il n'y a qu'un langage, il dise et redise que Freud fait

6. J.-C. Milner, *L'œuvre claire*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 104.

7. J. Lacan, « Petit discours à l'ORTIF », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 223 : « Il est structuré comme un langage, ce qui est pléonasme nécessité à me faire entendre, puisque langage est la structure. »

de la linguistique alors qu'il contredit catégoriquement ce point dès « L'étourdit », lorsqu'il aura introduit la pluralité des langues⁸.

J'évoque maintenant une deuxième thèse de Milner, étroitement cohérente avec ce qui précède et qui nous fournit un point d'appui pour élaborer notre propre lecture.

Dans *Le périple structural*, Milner pose que *la structure* et *l'élément* de la structure – soit, en « lacanien », *le signifiant* – sont « en fait et en droit indéfinissables⁹ ». En ce sens, et si le propre du concept est qu'on peut exhiber sa définition, ce ne sont pas des concepts : ce sont des termes axiomatiquement simples et inanalysables. De là, avance Milner, la pauvreté et la trivialité consternantes des définitions données par les meilleurs et dont il donne une démonstration cruelle en citant des exemples illustres (Benveniste). « Et voilà pourquoi votre structure est muette... », voilà pourquoi les analystes bafouillent sur la structure, en en faisant tout et le reste sans jamais pouvoir en articuler quelque chose de précis ! Réconfort paradoxal puisque sans solution. Mais attention, ceci n'implique ni critique ni bascule dans l'irrationnel : c'est un fait épistémologique (« en fait et en droit »). Faute d'être définissable, la structure se traduit par un système de postulats et de règles opératoires, eux parfaitement définis, et qui ont tout un temps démontré leur fécondité.

S'agissant de la structure chez Lacan, je crois en effet, et on peut le montrer, qu'aucune de ses apparentes définitions n'en est véritablement une. Les énoncés du type « la structure c'est... », et il n'en manque pas, sont plutôt de l'ordre de la monstration. Ceci s'explique peut-être par des raisons plus spécifiquement analytiques que celles qui sont avancées par Milner. Peut-être conviendrait-il aussi de les chercher plus particulièrement du côté du statut de « Chose lacanienne ».

Pour ces bouts d'histoire, je proposerai à titre heuristique de distinguer deux pistes, qui sont évidemment étroitement intriquées : – l'histoire de l'aphorisme « L'inconscient est structuré comme un langage », qui n'a jamais été abandonné mais multiples fois réinterprété, en des sens divers, jusqu'à la contradiction : il s'agit là de l'histoire de ce que veut dire « structure » dans « structuré comme » ;

8. J. Lacan, « L'étourdit », *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 489 : « Ainsi la référence dont je situe l'inconscient est-elle justement celle qui à la linguistique échappe [...] »

9. J.-C. Milner, *Le périple structural*, *op. cit.*, p. 154.

– l’histoire de *la structure* elle-même (article singulier défini), la « chère structure à la noix » de Lacan. On pourrait dire qu’il s’agit de l’histoire de *la structure du sujet*, expression fréquente chez Lacan¹⁰, en y ajoutant cette réserve que la structure n’est justement pas interne audit sujet. C’est là un point essentiel : le sujet est l’effet de la structure, il n’est pas son contenant, et il n’en est pas non plus une partie. C’est en quoi elle se distingue entièrement, sur le plan épistémologique, de la structure de l’appareil psychique freudien. Il s’agit certes du sujet « tel qu’il s’élabore du fait de l’inconscient¹¹ », mais ce sujet est bien loin de se confondre pour autant avec l’inconscient, malgré certaines énonciations des années 1950 qui les mettent effectivement en équation.

Le titre spécifique du chapitre d’histoire ici esquissé serait donc : « La structure et le structuré comme. » C’est une distinction de méthode que je propose ici, elle n’implique pas que ça fasse deux structures dans le réel.

Le mot structure dans ses acceptions non techniques est des plus répandus dans la langue, spécialement théorique. Il se trouve chez Freud où il est opposé à « dynamique » et correspond au point de vue systémique. Il se trouve de même chez Lacan, surabondamment, du début à la fin, dans des acceptions étrangères au structuralisme dont je n’entreprendrai pas ici de faire la recension sémantique. Que Lacan soit – ait été – ou non structuraliste, n’est pas non plus notre propos, nous conviendrons de parler de *structure* dans les limites où ce terme a pris un sens spécifique lié au tournant structuraliste et marqué, même s’il ne s’y réduit pas, par les conséquences sur Lacan de Lévi-Strauss, Saussure et Jakobson.

Je rangerai donc dans la préhistoire les usages antérieurs à 1953, et donc antérieurs à la notion de structure de langage marquée par le structuralisme. C’est loin d’être sans importance, mais cela demanderait un traitement spécial.

L’expression « structuré comme un langage » apparaît d’abord à propos du symptôme, dès 1953 dans le « Rapport de Rome », puis dans le séminaire *Les psychoses* à propos de tout le phénomène analytique – ce qui est d’ailleurs parfois l’équivalent du mot « inconscient » chez Lacan – avant d’être attribuée à l’inconscient comme tel quelques

10. Par exemple, au hasard, dans les textes ajoutés en 1966 au « Séminaire sur la lettre volée » en ouverture des *Écrits* (J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966).

11. J. Lacan, « Discours à l’École freudienne de Paris », *Autres Écrits*, op. cit., p. 277.

années plus tard. Étrangement, sous sa forme exacte on ne trouve pas trace écrite ou transcrite de l’aphorisme complet avant le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

PREMIÈRE ÉPOQUE : LA MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME

Lacan n’a pas toujours pensé que son aphorisme était un pléonasme. Celui-ci a constitué pour lui un programme de réécriture de l’ensemble des termes et données freudiens qu’il a accompli méthodiquement avec une grande fécondité théorique et clinique. C’est le fameux « jardin à la française¹² » auquel il dit avoir consacré dix ans. *Le comme un* a alors un sens clair et simple, un sens structuraliste qu’on peut dire classique, celui d’une isomorphie structurale – ce qui implique qu’inconscient et langage ça fasse deux. Ceci n’exclut pas, évidemment, d’autres relations entre langage et inconscient que le « comme un ». Notamment des relations de dépendance réelle, qui se formuleront par exemple dans la thèse : « Le langage est la condition de l’inconscient », ce qui ne correspond ni au « comme » de l’isomorphie, ni au « comme » de l’identité qui signifie « en tant que », et selon lequel « l’inconscient est langage » (*comme un langage* qu’il est). À ce stade on peut parler *d’axiome*, l’énoncé gardant un sens univoque compatible avec ce statut épistémologique, ce qui ne sera pas le cas dans les réinterprétations ultérieures.

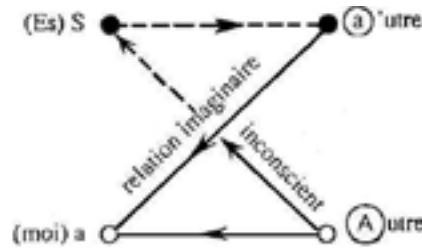
La structure de langage au sens de Lacan combine deux références :

– *la référence proprement linguistique* s’élabore comme *système*, au sens saussurien de système de différences, système signifiant reposant sur l’articulation biface signifiant/signifié. L’essentiel aux yeux de Lacan, il l’a dit maintes fois, est ici *la barre* qui sépare signifiant et signifié. Celle-ci détermine le glissement du signifié sous le signifiant et commande le couple métaphore/métonymie tel qu’il l’entend. La barre condense en quelque sorte la structure de langage. Il s’ensuit que l’essence de la structure chez Lacan, c’est *l’inadéquation* du signifiant au signifié et qu’elle implique du même coup *l’inadéquation du sujet à lui-même*. « L’instance de la lettre » constitue en quelque sorte la charte première de l’inconscient structuré comme un langage. Celle-ci repose sur l’isomorphisme entre les opérations fondatrices de la structure du

12. J. Lacan, « L’étourdit », op. cit., p. 457.

langage définies par la linguistique structurale (Saussure et Jakobson) et les mécanismes fondamentaux du processus primaire, noyau de l'inconscient et des formations de l'inconscient (condensation, déplacement et *Entstellung*) ;

– mais le point que je veux souligner, c'est qu'antérieurement au couple métaphore/métonymie, dont Milner fait l'essence de la structure au sens structuraliste¹³, a été posé l'axe symbolique constitué par le sujet et l'Autre dans sa distinction d'avec l'axe imaginaire a – a' dans le schéma L.



(Schéma L, *Écrits*, p. 53)

La première structure, au sens de *structure du sujet*, qui ait été écrite, c'est le schéma L¹⁴. Elle ne doit pas grand-chose à la linguistique structurale, si ce n'est que le structuralisme de Lévi-Strauss a permis, et c'est évidemment décisif, d'isoler la dimension symbolique de la dimension imaginaire et donc de formuler son ternaire fondamental. *La relation du sujet à l'Autre*, c'est l'os de l'affaire dans la structure du sujet, c'est une constante jusqu'aux nœuds non compris. La définition première, de façon invariante, de l'Autre c'est qu'il est *le lieu de la parole, lieu où la parole se pose en vérité*. La définition comme lieu du code, ou trésor du signifiant, est plus structuraliste, mais elle est seconde. Or, en ce sens premier, la structure – la « structure du sujet » ici plutôt que le « structuré comme » de l'inconscient – échappe d'emblée au structuralisme, en tout cas au saussurisme, puisque celui-ci se constitue par la distinction langue/parole et par l'exclusion de la parole de la considération structurale.

Serait-ce alors *le ternaire ISR* qui constitue par lui-même la structure ? Ce sera incontestablement le cas avec le nœud – « ma structure

13. Voir J.-C. Milner, *Le périple structural*, op. cit.

14. On pourrait en rigueur m'objecter le schéma optique et le tétraèdre (S, I, R) qui figurent dans le séminaire I.

à la noix s'avère nœud borroméen ». Mais était-ce le cas avant ? En 1954, avant le schéma L, Lacan a dessiné un tétraèdre pour figurer ces trois dimensions, et dès la conférence inédite de 1953, *Le symbolique, l'imaginaire et le réel*, il en a écrit un graphe. Il est frappant qu'il n'ait pas fait équivaloir plus tôt ces trois dimensions à la structure : pendant longtemps il ne désigne pas son ternaire¹⁵ du nom de « structure » et dans « L'étourdit » il posera encore cette tripartition comme condition des écritures de la structure plutôt que comme la structure elle-même¹⁶.

Par ailleurs, la structure en cause avec l'inconscient et dans la pratique analytique n'est pas seulement le processus primaire, ni même l'articulation des instances de la métapsychologie. C'est finalement *le nouage, le défilé de l'œdipe et de la castration* qui détermine la position singulière de tout sujet « dans la structure » comme on dit, et à partir de là, *des structures en tant que structures cliniques*.

Le schéma R condense cinq ans de travail au cours desquels Lacan va unifier ces trois approches : la métapsychologie, l'œdipe et le ternaire SIR. En réécrivant l'œdipe et le désir avec la métaphore et la métonymie, il complexifie le schéma L au point de lui faire supporter la métaphore paternelle. La structure de langage permet donc de réécrire à la fois, et comme d'un trait, la métapsychologie freudienne, les complexes d'Œdipe et de castration, et, pour une part, la théorie des pulsions qui chez Freud reste un pan séparé de la théorie, avec des passerelles. La structure au sens psychanalytique complet, *c'est cette unification même*¹⁷. C'est ce qui permet d'écrire dans un même système de relations les pans disjoints du discours analytique.

15. Sa « thériaque » pour la cogitation analytique selon une formule des *Écrits*.

16. Cf. note 12.

17. Voir J. Lacan, « L'étourdit », op. cit., p. 457 : « Dans la confusion où l'organisme parasite que Freud a greffé sur son dire, fait lui-même greffe de ses dits, ce n'est pas petite affaire qu'une chatte y retrouve ses petits, ni le lecteur un sens.

« Le fouillis est insurmontable de ce qui s'y épingle de la castration, des défilés par où l'amour s'entretient de l'inceste, de la fonction du père, du mythe où l'œdipe se redouble de la comédie du Père-Orang, du pérorant Outang.

« On sait que j'avais dix ans pris soin de faire jardin à la française de ces voies à quoi Freud a su coller dans son dessin, le premier, quand pourtant de toujours ce qu'elles ont de tordu était repérable pour quiconque eût voulu en avoir le cœur net sur ce qui supplée au rapport sexuel.

« Encore faut-il que fût venue au jour la question du symbolique, de l'imaginaire et du réel : ceci pour que l'identification à la moitié homme et la moitié femme, où je viens d'évoquer que l'affaire du moi domine, ne fût pas avec leur rapport confondue. »